



HUMEUR

Par JÉRÔME GARCIN

# CRITIQUES

82 Lire 88 Voir 92 Ecouter 93 Sortir

**A**lexandre Jardin a beau s'exercer à la gravité, froncer les sourcils, baisser la tête à la manière des pénitents sévillans, prendre la pose du « Penseur » de Rodin, on l'entend encore glousser. De cet incoercible rire de crécelle qui définit le personnage et qui, aujourd'hui, l'insupporte.

D'ailleurs, tout, chez lui, l'insupporte : ce qu'il est, ce qu'il a pensé, ce qu'il a déclaré, ce qu'il a colorié, ce qu'il a écrit. Dans un sursaut de lucidité, il aurait pu aussi ajouter ce qu'il a filmé – les oubliables « Fanfan », « Oui » et « le Prof ». A 54 ans, l'auteur du « Zubial » brûle donc ses livres, son marmouset et ses vaisseaux. Et quand le feu s'éteint, il remet une rasade de méthanol. Dans « le Roman vrai d'Alexandre » (*L'Observatoire*, 20 euros), il se traite de « faussaire », de « biseuteur de cartes », d'« athlète de l'esbroufe », de « mirliflore de la littérature », de « bobardeur dérisoire », mais aussi de dépressif chronique, de « petit dindon propre », de « père Pinocchio », de mari malhonnête et d'amant piteux. « Je me hais », répète-t-il dans « ce livre-attentat contre (lui) ». Même s'il y met beaucoup d'emphase, son péché mignon, un nappage de complaisance (il se compare ici à Picasso, qui eut plusieurs périodes), pas mal de candeur, et même s'il compte faire, de cet aveu d'échec, un succès de librairie, on veut le croire sincère. Pas tant sur la détestation de soi – dans ce registre, François Nourissier était plus convaincant, plus chirurgical et moins lyrique – que sur la vacuité et la vanité, depuis plus de trente ans, de sa posture littéraire. Car il n'aurait écrit que pour mentir, trahir et se fuir. Accablé par le poids de son héritage (un grand-père collabo, un père écrivain mort à 46 ans, un frère dément et incestueux qui s'est tiré une balle dans la gorge à 33 ans, un oncle qui s'est pendu en porte-jarretelles à 53 ans), il n'a cessé de transfigurer le réel dans des « fables sucrées », de réinventer ses souvenirs, de plonger sa vie sentimentale dans l'eau de rose et de prendre des vessies pour des lanternes. Est-ce si criminel ? Non, mais le fondateur de Lire et Faire Lire et de Bleu Blanc Zèbre prétend ne plus s'accommoder de ses impostures et de ses canulars. Il jure qu'il va changer, troquer l'imagination contre la réalité sociale, ne plus écrire que la vérité. A la fin de sa contrition, au péage de Mantes, il tourne le dos à ses avatars et tend la main aux « gilets jaunes ». Ne riez pas. Question : suffit-il de tomber le masque pour faire briller la plume ? J. G.



AVANT-PREMIÈRE

## Darriussecq à la mer

Alors qu'elle effectue, avec ses deux enfants, une croisière de Noël en Méditerranée, une psychologue, Rose, assiste au sauvetage de migrants venus d'Afrique. Depuis l'immeuble flottant et kitsch, avec casino, restaurants, boîte de nuit où l'on célèbre aussi la messe de minuit, les affamés de la Terre font l'effet de « pastilles effervescentes, cris et écume ». Rose donne à l'un d'eux le portable de son fils Gabriel. Il s'appelle Younès. Elle ne l'oubliera pas, lui non plus, qui l'appelle maintenant depuis le cellulaire de Gabriel. Mais comment aider son prochain quand on a une vie, un métier, un déménagement sur les bras et un mari alcoolique sur le dos ? C'est ce dilemme que l'auteur de « Truismes » explore dans « la Mer à l'envers » (*POL*, 22 août). Un roman dérangeant et beau, bijou annoncé de la rentrée littéraire. **DIDIER JACOB**